Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 35 (1897)

Heft: 15

Artikel: Comment meurt une planète

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196190

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

souvent d'espions dans les querelles intestines de la chevalerie).

Le « chanteur nomade » (troubadour) formait une honorable exception. C'était un hôte partout bien vu, à la cour des princes, dans les châteaux des chevaliers, de même que dans les tavernes des villes.

C'étaient des hommes âgés, à la taille imposante, à la longue barbe flottante, qui voyageaient sur des chevaux bien harnachés, tenus en bride par un ieune homme.

N'oublions pas les « écoliers nomades, » quoique ceux-ci n'appartinssent pas à proprement parler au « peuple ambulant, » C'étaient des étudiants avant quitté l'Université de leur plein gré ou à la suite de quelque mauvais tour, et, suivant l'esprit de ce temps-là, courant le monde à la recherche d'avenfures.

Jeunes, spirituels, maniant adroitement la plume, ils étaient fort bien accueillis chez les chevaliers, peu au fait de l'art de lire et d'écrire. Eux aussi finirent par disparaître, emportés par la marche rapide du temps.

Les siècles se passèrent. A l'origine des grandes foires de Leipzig, Francfort, etc., nous rencontrons des gens gagnant leur vie de différentes façons : nous voyons des danseurs de corde, des panoramas, des carousels, très primitifs, il est vrai.

Le renom des saltimbanques était devenu meilleur, cependant la population ne leur témoignait pas beaucoup de sympathie, les préjugés contre eux s'étant transmis de génération en génération.

Depuis cette époque, les industriels nomades ont continuellement progressé, aussi bien sous le rapport matériel que sous celui de l'intelligence et de la moralité.

Les tentes rudimentaires, clouées sur des perches inégales, les charrettes misérables, éventrées, sales, recouvertes en toile, ont presque disparu, sauf en France. A la place, on voit dans les fêtes des baraques boulonnées, bien construites, ornées de peintures parfois soignées, brillamment éclairées au gaz ou à l'électricité. Il n'est pas rare qu'une machine à vapeur suive l'établissement, qui possède son courrier et s'annonce dans les journaux.

Quant aux voitures d'habitation, ce sont parfois des bijoux de confort et d'élégance, avec exceptions, bien entendu.

Ajoutons que les saltimbanques ont maintenant leur journal à eux, La Comète, qui s'édite à Pirmasens et paraît trois fois par mois. Elle donne des renseignements complets sur le séjour de chaque établissement, sur les fêtes qui doivent avoir lieu en Suisse, en France et en Allemagne. La page d'annonces renferme les offres et les demandes d'emplois, baraques à vendre ou à louer, etc.

Comment meurt une planète.

Un astronome distingué, M. Percival Lowell, très connu aux Etats-Unis où il dirige l'Observatoire de Flagstaff, dans l'Arizona, vient de faire, après de longs calculs et de patientes observations, une découverte extrêmement curieuse relative aux planètes Mercure et Vénus, les plus rapprochées du soleil, comme chacun sait. Conformément aux théories émises précédemment par Schiaparelli, Perrotin et Terby, théories non encore prouvées, M. Lowell a établi d'une façon positive que ces deux planètes ne tournaient plus autour de leur axe et par conséquent présentaient toujours à l'action du soleil le même hémisphère.

Ce phénomène s'est déjà produit, on ne l'ignore pas, pour la lune, dont nous ne voyons qu'un côté et qui parcourt le ciel figée dans une immobilité de

Il s'ensuit que la partie des planètes qui regarde le soleil, aujourd'hui et depuis longtemps complètement torréfiée, présente au télescope l'apparence d'un désert aride, stérile et sans vie, tandis que l'autre partie, à jamais plongée dans la nuit, s'est peu à peu refroidie et recouverte d'une couche épaisse de glace, comme, sur la terre, les régions désolées du

Vénus et Mercure sont donc bien deux planètes absolument mortes. Mais comment ont-elles cessé de tourner sur leur axe?

M. Lowell explique ce phénomène par l'action des marées qui, depuis l'origine du monde, a sans cesse tendu à ralentir le mouvement de rotation de tous les corps célestes. A l'aide de calculs très savants, il démontre que Mercure, d'abord, s'est petit à petit immobilisé, puis est venu le tour de Vénus,

un peu plus éloignée du soleil que la planète précédente. Maintenant, c'est la terre dont les marées retardent graduellement la rotation. La durée du jour était au commencement, du moins les astronomes les plus autorisés nous l'affirment, de deux heures et quarante et une minutes. Aujourd'hui, le mouvement de rotation s'étant ralenti, la durée du jour est de vingt-quatre heures. Elle ira toujours en augmentant.

Et quand elle aura atteint 8,760 heures - dans deux ou trois millions d'années, — la Terre ne tour-nant plus qu'une fois sur son axe en 365 jours, l'hémisphère constamment exposé aux rayons solaires sera devenu comme un immense désert calciné et torride, tandis que l'autre face, condamnée à la nuit éternelle, ressemblera à ces vastes solitudes arctiques glacées et stériles où les animaux eux-mêmes et les plantes ne peuvent plus vivre, faute d'un peu de'lumière.

C'est ainsi, d'après les prévisions scientifiques de C'est ainsi, d'apres les provision.

M. Lowell, que finira notre planète.

(Petil Parisien.)

Une visite rendue,

Le Genevois aime les fêtes et les parties de plaisir. Le dimanche, si le temps est beau, la ville reste presque déserte. Dès le grand matin, des groupes de bijoutiers, d'horlogers, de graveurs et autres industriels se mettent gaîment en route. Sur tous les sentiers des environs, les promeneurs abondent, et chemins de fer, bateaux à vapeur, voitures, transportent une foule non moins grande, pour des excursions plus lointaines.

L'un des sites les plus recherchés est le Salève, d'où l'on domine toute la vallée du Rhône, depuis le Fort de l'Ecluse jusqu'au lac, panorama splendide qu'animent de nombreux villages, de charmantes villas et les capricieux méandres de l'Arve et du Rhône.

De l'autre versant, on jouit de l'aspect pittoresque des forêts de sapin, des bois de châtaigniers, des vertes pelouses et du magnifique panorama du Mont-Blanc.

De nombreux promeneurs se dirigent volontiers vers le vignoble de La Côte, où ils prétendent tous avoir des connaissances Et comme les habitants de cette riche contrée ne se font guère prier pour montrer leurs grandes caves aux visiteurs, les connaissances deviennent facilement des amis.

Un graveur de la rue du Rhône avait été si bien reçu par un vigneron de Begnins, il avait trouvé son vin si bon, qu'en le quittant, il lui fit promettre de venir lui serrer la main à la première occasion qui l'amènerait à Genève.

Le vigneron se souvint de cette aimable invitation, et, quelques mois plus tard, il frappait à la porte de l'atelier de la rue du Rhône, où il trouva le graveur fort affairé et paraissant avoir quelque peu oublié la cave de Begnins. Après quelques préliminaires, sa course à la Côte lui revint en mémoire : « Ah! c'est vous ?.. s'écria-t-il, tiens, je ne m'y souvenais plus... Eh ben, vous savez, l'ami, fit-il en regagnant son tabouret de travail, quand vous voudrez boire un verre, dites-zy. Et le vigneron de parcourir l'atelier où s'étalaient maintes boîtes de montres et fonds de cuvettes, en répétant assez fréquemment ce monosyllabe: zy.. zy.. zy..

Le graveur se retournait de temps en temps, ne comprenant rien à ce mystérieux langage. Et l'autre de répéter : zy... zy... zy...

- A qui diable en avez-vous ? fit le Genevois étonné.

- Faites estiuse, monsieu... Vous savez... vous m'avez dit que quand je voudrais boire un verre il fallait dire zy.

- Ah! Dieu me damne, expliquez-vous... Euphrosine, apporte donc une bouteille de Crépi pour l'ami de Bégnins.. tu sais, l'ami du Pays de Vaud, là-bas.

Cllia de la mére-grand.

Ma mére-grand no contâve dâi tant balle z'histoires que vu, à mon too, vo z'ein contâ iena ora que su grand-père; onna tota vretatabllia, oi ma fâi, kâ la mére-grand la de.

Cllia tant pouna grand-mére étâi zâo z'u saillâite dè Velâ-lâi-Blâmont, ein France, proutze dè... atteindè-vo vâi... proutze dè Mont... dè Mont-Bet... atteinde pî, atteinde pî... proutze de Mont-Bet-Ia; oï, le bin cein. Le on payï io fâ rudo frâi ein hivai; lâi fâ dâi tant fortès cramenès que lè lào vignont verouna aoto dai z'étrablios et dâi z'éboitons, tantia que la né dè tzalande, l'an septant'ion dè l'autro siécle, l'avions medzi duès tchîvrès et la mâitî d'na fenna dèvant qu'on s'en fuss'apèçu; lè la vretâ que vo dio.

L'âi ia assebin, per lé d'amont, on patois tant molézi à compreindre que faut lo traduire tot coumeint lo tutche. Tzi no, quand lo Grand-Abran dit: Onna ganguelhe, onna gaupa, onna pernetta, onna femalla, onna grachaosa, onna damuzalla âo bin onna galéza modze, n'ia pas fauta de traduire, on sa cein que vao dere. Quand lo gringalet à Nâquoué sè tzecagn'avoué lo daderidou dè Taquenet, et que diont: Lè bin veré. — N'est pas veré. — Tè dio qu'oi. — Tè dio què na. — Chefâ! — Nefâ! — Vâo-tou frèmâ que l'est la vretâ? - Kâise-tè, dzeinlhâo. - Na que ne vu pas mè kâisi; diabe mè rontè lo cou se ne lé pas vu, et lài yé de... — Se te redis pipette, tè totto 'na motcha l... On compreind rudo bin cé leingadzo; l'est tot plliési de l'oùrè, et cein fà recaffà tot lo mondo; na pas cé bougro dè patois français que nion ne så, que nion ne compreind, que nion ne l'où sein sè derè qué-te cosse ? dâo tutche ? dè l'anglais? âo bin d'âo terratchu? ne m'ein parlà pas! na!

Mà por ein reveni âo conto dè ma méregrand — que n'est pas 'na gandoise, pardi na — lo vouâitzé tau que la bouna villhe lo desâi.

On dzo, dein on veladzo dè son payï, à n'hâoretta dè Velâ-lâi-Blâmont, lo maire - qu'est don coumeint tzi no lo syndico — fâ senâ lo coumon; l'étài lo sailli-frou, on coumeincive à focherra, à vouâignî. Faut assebin vo derè que cein sè passâvê dèvant la granta révoluchon dè houetanta-não; lè païsans français étions dein 'na granta misère.

Ouand tot lo veladzo fut quie: lè z'hommos, lè fennès, lè z'einfants, et mîmameint lè dzenellhès et lè borrès, lo maire lâo fa:

Atiutâdè, mè z'amis, vo sédè trè-ti que no sein destra pourros, que l'ardzein est molézi à gagnî, que lo râi fâ payî lè z'einpouts sein vouâitî se lài ia auquiè dans la catzetta dâi pourrès dzeins. Ora, vo séd'assebin que dein la Blibllia — qu'est lo lâivro dâo bon Dieu lâi ia çosse : « Tu récolteras ce que tu as semé. »

Adon on Ancien preind la parola: Lè la vretâ, kâ demeindzo ma fenna... » — Kâisi-vo, l'Ancien, lài fâ onna pourra villhe qu'étài à pî-dè-tzau dein lo paccot, lessidè devesà lo

Stuce repreind: S'on pâo recouillî cein qu'a étâ sennâ, no faut plliantâ dâi truffès couâitès po recouillir dâi truffès couâitès. — Bravo! monsu lo maire... - Kâisï-vo lè, refâ la villhe. - Vo sédé bin ti guiéro faut dè boû po couâirè lè truffès et onco bin mî po couâir'âi caïons ein hivai, dèvant dè lè tiâ. Crâidè-mè, no faut essayî sti ian dè plliantâ des truffès couâitès, kâ no...

La mîma villhe lâi copè lo sublliet ein deseint: Coumeint faut-te lè plliantâ clliâo truffès couâitès? Totès riondès? plliounarès? ein quatro bocons? Faut-te lài mettrè dè la sau?

Lo maire lâi fâ: « Couâidè-lè coumeint po lè caïons, dèvant dè vo cutzî. »

Adon dâi bràmaïès dâo tonnerro, dâi cris: Vive lo maire! vivent lè municipaux! firont fottrè lo camp ai polalhiès, et tot lo mondo s'ein fut à